

SUIVE DE LA PREMIÈRE PAGE

philosophe... en se faisant grec. Tout barbare peut s'helléniser, rejoindre ainsi la « patrie », le *Heimat* de la raison.

Le philosophe inventé par les Grecs est l'homme dont la pensée, la conduite et la politique se tiennent sous l'emprise de la raison, le *logos*. Les autres ne sont dépourvus ni de raison ni de langage. Ils ne sont pas inhumains. Mais tous sont plus ou moins désaxés, en porte-à-faux par rapport au *logos*. Les « barbares » – étrangers, non grecs – parlent et pensent mal, se contrôlent et se gouvernent mal. Tout comme ces autres désaxés que sont, aux yeux de la pensée classique, les femmes, les enfants, les esclaves, les fous – sans oublier gens du peuple et gens de peu, tous supposés diversement déraisonnables, rétifs à la philosophie. Heureusement, les hommes de la vérité peuvent les diriger, et les normaliser.

La mise aux normes

Faute de pouvoir rendre tout un chacun philosophe, on fit en sorte que la vérité gouvernât tout le monde. L'archétype: la « *belle Cité* », que Platon élabore méthodiquement dans *La République*. La vérité y est au pouvoir, les philosophes y sont rois, la science y dicte les lois... Or c'est l'enfer! Unions sexuelles réglementées, musique et poésie contrôlées, pensées et désirs façonnés... rien n'échappe à la dictature de l'ordre juste. Dans cette Cité, Socrate ne sera pas condamné à mort. Mais il ne peut pas y vivre, et n'y apparaîtra jamais. Pour protéger le philosophe, Platon a modélisé la Cité où il ne peut exister, faute du moindre espace pour le doute, la parole perturbatrice, l'objection dissidente. L'hégémonie du vrai est la pire des choses.

Faire dépendre la vie de la vérité? *Impendere* veut dire aussi « menacer »: menacer la vie au moyen de la vérité... La philosophie n'est pas destinée à régner. Quelque chose en elle est peut-être contraire à la vie. Car la raison n'est pas dominante, mais dominée. Elle est servante, non maîtresse. Elle se trouve nourrie, portée, entraînée par les désirs, émotions, affects, sentiments et pulsions, qu'elle se croit, illusoirement, capable d'éradiquer.

Cela, Schopenhauer l'a suggéré, Nietzsche l'a exploré, Freud l'a confirmé. Wittgenstein a défilé les pièges où nous tombons en croyant que les mots représentent forcément quelque chose. Après eux, et quelques autres, la figure du philosophe n'a plus le même sens. Le projet de vivre sous le contrôle de la raison n'a pas disparu, mais s'est radicalement transformé.

Socrate, le retour

Comment tenir ensemble ces différents fils? Sans doute en faisant revenir en nous Socrate – celui du jeune Platon, de Xénophon, de multiples récits. Ni professeur ni professionnel de quoi que ce soit. Sceptique, d'abord conscient de nos ignorances. Philosophe dont l'horizon est bien de chercher la vérité, mais en sachant que cette quête se borne à dissiper des illusions, sans aboutir jamais à d'ultimes connaissances.

Etre philosophe, pour Socrate, n'est pas un métier. Pas de langue absconse, jamais de dogmatisme doctrinal. Juste une expérience interminable, qui consiste à progresser vers toujours plus de « *bonne ignorance* ». Montaigne, Voltaire, Nietzsche – si dissemblables soient-ils – l'ont dit aussi.

Le geste du philosophe n'est pas d'accumuler des savoirs, mais de creuser des lacunes, d'avancer dans la conscience de notre dénuement. D'expérimenter la fragilité de nos certitudes. Voilà qui est à la portée de tous. ■

ROGER-POL DROIT



ALE-ALE

Il est à la fois philosophe et comédien. Comment est-ce possible? Explications Yves Cusset: « Le rire a le merveilleux pouvoir de susciter de la pensée »

Yves Cusset donne son spectacle « La philosophie enseignée à ma chouette », au Forum philo, samedi 10 novembre à 20 h 30

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN BIRNBAUM

Philosophe et comédien, Yves Cusset est l'auteur de plusieurs essais mais aussi de spectacles où il fait de l'humour un geste de pensée. Son nouveau livre, *Cent façons de ne pas accueillir un migrant* (Le Rocher, 208 p., 16,90 €), se présente comme un « *abécédaire parodique* » signé par un ancien diplomate qui aurait longtemps partagé les « *préjugés pro-migrants* » avant d'embrasser les vues « *patriotiques* ».

Pour vous, la question « Tous philosophes? » se pose-t-elle de la même manière sur scène et à l'écrit?

Même quand le philosophe parle, il écrit déjà. Nous sommes tous un peu philosophes quand nous nous mettons à démontrer, et même si cela s'accomplit en public devant un auditoire, sur une « scène » si l'on veut, ce n'est pas du théâtre, c'est de l'écriture en puissance. Si l'on se pose philosophiquement la question « Tous philosophes? », il est probable que l'on va argumenter par exemple autour de la question de savoir si nous avons tous une propension naturelle à l'étonnement.

Mais quand je dis, dans mon spectacle d'humour philosophique, *Rien ne sert d'exister: « J'ai commencé la philosophie dans le ventre de ma mère, j'avais une position fœtale en forme de point d'interrogation... Ce que les médecins ont appelé dans leur jargon la grossesse in utero gation », je ne démontre rien, je m'amuse avec l'idée d'un naturel philosophe. Pour moi, ce sont là deux manières que l'on peut tous avoir d'être philosophes et de retrouver une certaine naïveté du rapport au monde et à soi: en étant clowns, en faisant de toute chose objet d'amusement, matière à jouer, d'un côté, et de*

l'autre, en s'interrogeant, en s'étonnant de ce qui est, pour en faire matière à penser et argumenter, donc à écrire.

Une scène, un auditoire, un spectacle du doute... On dit parfois que cette dramaturgie du « tous philosophes » est une singularité française, étant donné la place qu'occupe la philosophie dans nos lycées. Votre propre théâtre de la pensée est-il né en terminale?

Bien que n'étant pas, au contraire de Michel Onfray, philosophe normand, je répondrai quand même oui et non. Depuis que j'ai commencé le théâtre, à 14 ans, dans un lieu marqué par la tradition du café-théâtre, le Point Virgule, à Paris, j'avais le désir de créer un spectacle d'humour, tout en sachant qu'il fallait pour cela un matériau avec lequel on se sente capable de s'amuser et de faire rire. Il a fallu que j'attende d'enseigner la philosophie en terminale, à 30 ans, pour que je découvre enfin ce matériau. Il est fréquent que les élèves de terminale trouvent les profs de philo fous, obsédés par des questions sans fin et y proposant le plus souvent des réponses incompréhensibles. Mais cela les effraie plus que cela ne les fait rire, parce que la plupart du temps le philosophe ne s'amuse pas de sa propre folie pour la rendre un peu plus partageable, alors que rien n'est plus joyeux et rassurant qu'une folie qui se communique.

Mais la folie du philosophe revêt plutôt l'apparence de l'autisme ou de la paranoïa, pathologies certes tout à fait propices à l'humour, à condition de s'apercevoir qu'on en est atteint. Le philosophe prend sa folie trop au sérieux, quand il ne la dissimule pas derrière une certaine morgue.

Quand j'ai vu que les élèves me prenaient pour un « guedin », cela m'a donné l'occasion de m'apercevoir de l'effet que produit la philosophie en actes, je me suis mis à jouer avec ça, et c'est devenu l'objet d'une réjouissance commune, à partir de laquelle on pouvait tous s'autoriser à penser. Avant de devenir l'objet de mes spectacles. Le « théâtre de la pensée » n'est rien d'autre pour moi qu'un miroir comique de la folie philosophique.

Qu'est-ce qui vous donne à penser que votre folie « jouée » donne davantage et mieux à penser, justement, que la folie sérieuse du prof qui susciterait, selon vous, l'effroi des élèves?

Rien, car ce que je fais n'obéit à aucune conception normative. Je ne crois pas que ma manière de faire est meilleure. Ce serait même « folie » de le croire, autant que de croire qu'il faut rire tout le temps! Et la pratique de l'humour philosophique ne m'a d'ailleurs jamais fait abandonner la philosophie « sérieuse », même si j'ai une préférence pour les philosophes « ironistes » comme Vladimir Jankélévitch [1903-1985], Clément Rosset [1939-2018] ou Ruwen Ogien [1949-2017].

Je suis juste émerveillé par les effets du rire, par le pouvoir qu'il peut avoir de susciter de la pensée, sans impressionner ni complexer. Il y a une étrange compréhension à l'œuvre dans le rire, dont Freud

L'enjeu du « Tous philosophes? », c'est aussi celui de l'adresse: à qui et comment suis-je en train de parler? Votre nouveau livre se présente comme le monologue d'un homme qui multiplie les arguments contre l'accueil des migrants. L'ironie de certains passages n'est pas forcément perceptible par toutes et tous. Jouer avec cela, n'est-ce pas (encore) de la folie?

Le propre de l'ironie, c'est d'avancer masquée. C'est aussi son paradoxe ou son ambivalence: on doit la reconnaître sans jamais être totalement certain qu'il s'agit bien d'elle. Quand on touche à des thèmes graves, je crois que cette ambivalence peut revêtir une dimension cathartique. Dans *Cent façons de ne pas accueillir un migrant* (qui n'est pas tant sur les migrants que sur les discours portés sur eux), si je voulais juste faire rire ceux qui partagent mes croyances, selon le principe d'une moquerie de connivence, cette dimension cathartique serait selon moi manquée; il faut au contraire être ballotté entre amusement et malaise; j'ai moi-même éprouvé parfois une certaine malaise à me plonger dans des mots qui sont a priori à l'opposé des miens, je ne l'ai pas fait avec légèreté.

Oui, cela se fait au risque d'une certaine folie, car en la matière « ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être pas fou » (la phrase de Pascal qui m'accompagne dans tout ce que j'essaie de faire), voire peut-être pour certains d'une irresponsabilité (c'est peut-être ce que sous-entend votre usage du vocable de « folie ») consistant à se faire le porteur d'un message d'hostilité quand on prétend défendre l'hospitalité. Mais je ne crois pas qu'il existe un public qui ne percevrait pas l'ironie de ces propos, je crois simplement que chaque lecteur peut être amené à se dire à un moment donné: « Là il ironise, mais l'argument qu'il veut tourner en dérision me paraît en vérité assez juste. » Il y a toujours ce moment d'irresponsabilité dans l'humour: on ne peut pas répondre pour ceux qui prennent les choses au sérieux, et dont c'est bien le droit. ■

« Si je voulais juste faire rire ceux qui partagent mes croyances, selon le principe d'une moquerie de connivence, la dimension cathartique serait manquée; il faut au contraire être ballotté entre amusement et malaise »